

**« La question individualiste
Stirner, Marx, Durkheim, Proudhon »**

Philippe Corcuff
Editions Le bord de l'eau, 2003

Notes de lecture
Alain Beitone
Octobre 2003

Introduction : La question individualiste comme nœud de problèmes

Corcuff rappelle que l'individu s'est constitué « *contre les contraintes communautaires, les tyrannies du nous* » (p.11). Il cite E. Cassirer pour qui la philosophie des Lumières se caractérise par une lutte « *dans tous les domaines contre le pouvoir de la coutume, de la tradition et de l'autorité* ».

Il souligne aussi qu'à partir des années 1960 on a assisté à une exacerbation de l'individualisme qui conduit à une tyrannie du « je » (référence aux travaux de R. Sennet et de Ch. Lasch) s'ajoutant aux contraintes du « nous ».

S'appuyant sur les travaux de M. Foucault, Corcuff insiste sur la nécessité de préciser le concept d'« individualisme ». Il faut distinguer :

- l'autonomie personnelle
- l'importance de la vie privée
- le souci de soi (« l'intensité des rapports à soi » selon la formule de Foucault).

Corcuff associe le caractère principalement sociologique de ce livre à une philosophie politique et à un projet politique : la « social démocratie libertaire » qui associe selon lui la question démocratique, la question sociale, la question individualiste (mais aussi les questions féministe et écologiste).

Chapitre 1 : Marx, Stirner, Durkheim : trois classiques face à la question individualiste

L'individualisation des comportements est un processus social et historique (N. Elias, Ch. Taylor) qui suscite aujourd'hui des débats opposant les chercheurs pour lesquels la montée de l'individualisme est perçue comme un processus qui accroît l'autonomie individuelle (Giddens, Dubet, Kauffmann, de Singly) et ceux qui mettent l'accent sur les tyrannies du « je » (Sennet, Lasch, Ehrenberg).

L'individualisme contemporain est parfois associé à la post-Modernité « *c'est-à-dire cette poussée du relativisme et du narcissisme qui se manifeste comme un prolongement autodestructeur de la Modernité, en propageant un doute incontrôlé sur certaines de ses catégories fondamentales (comme « l'humanité », « la raison », « le progrès », etc.)* » (p. 22).

Un retour aux classiques (Stirner, Marx, Durkheim) est susceptible d'éclairer ces controverses contemporaines.

Un Marx individualiste ?

Corcuff insiste sur la nécessité de se débarrasser des lectures « marxistes » de Marx (Il cite M. Henry pour qui « *le marxisme est l'ensemble des contresens qui ont été faits sur Marx* »). De Michel Henry, Corcuff retient l'idée selon laquelle l'œuvre de Marx repose sur une ontologie de la subjectivité radicale (fondée sur l'idée du travail vivant, sur l'émancipation individuelle). Mais pour Corcuff, si Henry a eu raison d'insister sur cet aspect négligé de l'œuvre de Marx, il néglige lui-même l'accent mis par Marx sur la dimension intersubjective de la vie sociale (6^{ème} thèse sur Feuerbach).

De Louis Dumont, Corcuff retient la distinction entre sociétés holistes et sociétés individualistes et l'idée selon laquelle les textes de Marx impliquent un point de vue individualiste. Il reproche à Dumont de sous-estimer la dimension relationnelle des rapports individu/société que l'on trouve dans les textes de Marx.

De Jon Elster retient la relecture de Marx du point de vue de l'individualisme méthodologique, mais il montre que cette approche sous-estime la perspective constructiviste (co-production de l'individu et de la société) qui, selon Corcuff, serait au cœur de l'approche de Marx¹.

Retour vers Marx

Pour Corcuff : « *En assumant l'héritage des Lumières et du libéralisme politique du 18^e siècle, Marx nourrit une partie de ses critiques du capitalisme d'une perspective de développement de l'individualité sociale et historique* » (p. 31). « *Ce qui intéresse Marx, ce n'est ni la société comme entité indépendante des individus, ni les individus isolés, mais l'individu comme nœud de relations sociales* ». Cette approche, qui distingue Marx du holisme durkheimien, se retrouve chez Bourdieu avec le concept d'habitus.

L'individualisme marxien a donc deux dimensions :

« *sur le plan analytique-scientifique : il s'agit d'un individualisme sociologique et relationnel (...) sur le plan éthico-politique : on affaire à un individualisme associatif* » (p. 36)

La philosophie narcissique de Stirner

Pour Stirner (*L'Unique et sa Propriété*, 1848), le « moi » individuel est le principe premier, l'individu est préalable aux relations sociales. L'œuvre de Stirner permet donc de penser ce qu'a d'irréductible la singularité individuelle. Corcuff reproche à Stirner de concevoir l'individu comme « *une monade isolée, autosuffisante et intemporelle* » (p. 38) et il lui oppose la position de Ch. Taylor : « *un subjectivisme total et parfaitement conséquent tend vers le vide : aucun accomplissement n'aurait de valeur dans un monde où littéralement rien n'aurait d'importance que l'accomplissement personnel* » (cité p. 40).

Durkheim et les deux individualismes

Corcuff attire l'attention sur une ambivalence de Durkheim. D'une part ce dernier est holiste sur le plan méthodologique (il affirme le primat du tout sur les parties), d'autre part il est conduit à défendre certains acquis de l'individualisme. Dans « *L'individualisme et les intellectuels* », Durkheim distingue deux individualismes :

- un individualisme qu'il combat et qui correspond à un « égoïsme utilitaire »,
- un individualisme dont il se réclame et qui s'inspire de Kant et de Rousseau, individualisme humaniste de l'homme socialisé.

[Remarque : on trouve là la racine de la distinction entre « individualisme particulariste » et « individualisme universaliste »]

Pour Durkheim, le groupe (la société) est la seule puissance qui peut borner l'égoïsme individuel, en même temps il perçoit l'individu comme « une source autonome d'action » (De la division du travail social).

Corcuff propose d'associer les perspectives de ces trois auteurs.

Chapitre 2 : Proudhon, la propriété et l'individualité

Corcuff rappelle tout d'abord que chez Locke, l'un des fondateurs du libéralisme politique, la propriété de soi et la propriété des biens sont étroitement liées et que ces propriétés sont essentielles pour la sauvegarde des libertés. A l'inverse, pour Marx, la propriété est un facteur d'aliénation et l'abolition de la propriété privée, une condition de l'émancipation. Pour analyser cette contradiction, Corcuff se penche sur l'œuvre de Proudhon qui dans son célèbre texte « *Qu'est-ce que la propriété ?* » (1840) répond « *La propriété c'est le*

¹ Corcuff cite un extrait des *Manuscrits de 1844* : « De même que la société crée l'homme en tant qu'homme, de même elle est créée par lui ».

vol » et dans son livre « Théorie de la propriété » (1865) prend la défense de la propriété comme moyen de résister à l'emprise de l'Etat.

Pour Corcuff, ce débat renvoie à deux questions essentielles :

- la question du pluralisme politique (compte tenu du caractère totalitaire des expériences communistes du XXe siècle) ;
- la question de l'individuel et du collectif.

En fait Corcuff utilise la référence à Proudhon pour traiter de questions contemporaines.

Pour lui, la gauche a produit historiquement deux politiques d'émancipation :

- une politique d'émancipation républicaine fondée sur l'égalité politique et les droits de l'homme ;
- une politique d'émancipation socialiste qui prend en compte la question sociale (les inégalités socio-économiques).

Ce qui est en jeu aujourd'hui c'est la définition d'une troisième politique d'émancipation qui puise dans les traditions précédentes mais qui répond à de nouveaux défis :

- le défi du pluralisme politique ;
- le défi de l'individualisation.

Pour Corcuff ce sont les traditions libertaires qui sont les mieux à même de relever ce second défi. Il propose de nommer « social-démocratie libertaire » cette troisième politique d'émancipation.

Dans cette perspective, la question de la propriété renvoie à une contradiction : la tradition socialiste fait de l'appropriation sociale (le plus souvent une étatisation) un objectif, mais celui-ci implique un risque quant au respect du pluralisme. Il faut donc articuler le projet socialiste et la tradition du libéralisme politique.

Critique proudhonienne de la propriété

Dans « Qu'est-ce que la propriété ? », Proudhon affirme le caractère collectif du capital et de la production et conteste donc leur appropriation privée. Il considère que le producteur conserve des droits sur la production même après avoir perçu son salaire. Dans le même temps, Proudhon s'inquiète du rôle de la communauté et du fait qu'elle constitue un obstacle pour la liberté individuelle. Il se prononce donc en faveur d'un dépassement (dans perspective hégélienne) de l'opposition entre communauté et propriété individuelle au moyen notamment de l'association des producteurs.

Défense proudhonienne de la propriété

Dans « Théories de la propriété » abandonne la perspective d'un dépassement dialectique de l'opposition entre la propriété individuelle et la communauté, il raisonne en terme d'équilibre, de contre-pouvoir. Dans cette perspective, la propriété est un contrepoids face à l'Etat et un gage de la liberté individuelle.

Corcuff tire de ces analyses une proposition consistant, dans le cadre d'une appropriation sociale, à articuler différentes formes de propriétés : petite propriété individuelle, propriété coopérative et associative, propriété publique etc.

Chapitre 3 : Ressources sociologiques pour une social-démocratie libertaire Durkheim, Castel, Michels, Bourdieu

Pour Corcuff, la tradition anarchiste a pris en compte deux questions essentielles : « *la critique du penchant autoritaire des institutions et la promotion de l'autonomie individuelle dans l'action collective* ». C'est ce qui explique le mot « libertaire » dans l'expression « social-démocratie libertaire ». Mais Corcuff justifie aussi la référence à la social-démocratie (celle de Jaurès, de R. Luxembourg et de O. Bauer). « *Loin de la pureté des identités révolutionnaires qui ne mettent jamais la main dans le cambouis de la complexité du monde (de peur des éclaboussures) elle a l'intuition des difficultés et des contradictions de la transformation sociale* » (p. 65).

La double dimension de l'Etat-providence (Durkheim et Castel)

Corcuff souligne la double nature de l'Etat : autoritaire et facteur d'émancipation. Sur ce dernier point, il cite Durkheim qui souligne l'individualisme n'est possible que grâce à l'Etat (*Leçons de sociologie*). Dans la même veine, il fait référence à R. Castel pour qui la désinstitutionnalisation participe de l'ébranlement de la société salariale. L'Etat-providence a donc une double nature : « forme bureaucratique de domination contribuant à pérenniser l'exploitation capitaliste, certes, mais aussi protection des individus les moins pourvus économiquement » (p. 68).

Corcuff élargit son propos en affirmant : « *la double nécessité de la fonction protectrice des institutions (social-démocrate) et de la critique libertaire de la domination institutionnelle* » (p. 69).

La double dimension de la représentation politique (Michels et Bourdieu)

R. Michels, l'un des premiers, a mis l'accent sur les tendances oligarchiques de la démocratie représentative : les représentants (élus, dirigeants des partis etc.) s'autonomisent par rapport aux représentés. Mais dans le même temps, Michels souligne que démocratie fortifie chez l'individu « *l'aptitude intellectuelle à la critique et au contrôle* ».

Cette ambivalence du politique est aussi analysée par Bourdieu qui souligne que lorsqu'un groupe dominé veut se faire entendre dans le débat politique, il doit s'en remettre à un porte-parole, ce qui implique le risque de la domination du représentant sur les représentés : « *Il faut toujours risquer l'aliénation politique pour échapper à l'aliénation politique* » (Bourdieu, cité p. 71). Il y a donc une tension entre démocratie représentative et démocratie directe, il faut donc trouver « *un nouvel équilibre entre institutions représentatives, formes participatives et procédures de démocratie directe* » (p. 72).

Conclusion : Repenser l'émancipation pour le 21^e siècle.

Dans sa conclusion, Corcuff insiste sur la nécessité d'une réflexion théorique qui articulerait les connaissances produites par les sciences sociales et la philosophie politique.

« *La nouvelle gauche radicale et pragmatique doit savoir critiquer le néo-libéralisme, non pas seulement au nom des solidarités collectives désagrégées (comme le vieux collectivisme)* », mais aussi, dans une inspiration libertaire et marxienne, au nom de la singularité individuelle écrasée par la domination de la mesure marchande des activités » (p. 78)